

EXTRAIT DE LA
Revue de Bretagne.

SILHOUETTES BRETONNES

FANCH JAFFRENNOU
BARZ « TALDIR AB HERNIN »

PAR

HENRY DE LA GUICHARDIÈRE
Telen-Aour

VANNES

LAFOLYE FRÈRES

ÉDITEURS

2, Place des Lices

PARIS

HONORE CHAMPION

LIBRAIRE-ÉDITEUR

9, Quai-Voltaire, 9

M. LE DAULT

LIBRAIRIE BRETONNE

6, rue du Napoléon-Grâce

1905

FANCH JAFFRENNOU

EXTRAIT DE LA
Revue de Bretagne.

SILHOUETTES BRETONNES

FANCH JAFFRENNOU
BARZ « TALDIR AB HERNIN »

PAR

HENRY DE LA GUICHARDIÈRE

Telen-Aour

VANNES

LAFOLYE FRÈRES

ÉDITEURS

2, Place des Lices

PARIS

HONORE CHAMPION

LIBRAIRE-ÉDITEUR

9, Quai-Voltaire, 9

M. LE DAULT

LIBRAIRIE BRETONNE

6, rue du Val-de-Grâce

1905

SILHOUETTES BRETONNES

FANCH JAFFRENOU

BARZ « TALDIR AB HERNINN »

Si, par le plus grand des hasards, la vérité s'était réfugiée au sein de la géographie, nous devrions croire qu'il existe dans les montagnes d'Illyrie un lac fort étrange, à cause des lois qui règlent son débit et qui ont présidé à sa formation (1). Cette nappe d'eau serait, comme l'esprit français, sujette à des intermittences. Elle se dessècherait à certaines époques déterminées d'une façon si complète, que les riverains de ce surprenant phénomène récolteraient du blé et de l'avoine sur le fond limoneux, où les brochets et les carpes évoluaient quelques semaines auparavant. L'eau se résorbe, paraît-il, par plus de quarante bouches ou *avens*, vers de mystérieuses profondeurs; mais dès que les moissons sont engrangées, et quelquefois sans doute avant, les ondes, qui n'étaient disparues que pour un temps, reprennent subitement possession de leur ancien domaine avec un élan indomptable et de terribles mugissements. Croyons-le donc, sans barguigner, sur la foi des traités... de géographie.

Je conviens facilement, quoique poète, que toute

(1) Son nom est *Czerkniec* (Talenaour).

comparaison renferme un germe d'insuffisante imbecilité ; mais je n'ai trouvé présentement rien de meilleur que ce phénomène illyrien pour dépeindre les états successifs de la Bretagne. Comme ce lac, elle eut ses déboires et ses intermittences, et vit, durant le cours des siècles, succéder aux époques fécondes de son génie, des périodes d'aridité navrante, dont les exploiters profitèrent pour labourer son sol et en retirer des produits rémunérateurs.

La plus grande partie du dix-neuvième siècle fut pour elle une époque d'assèchement, dont la durée put donner à penser qu'elle était définitive. Beaucoup de gens le crurent ; tout monde affecta, au nom de la science, de ne point s'en montrer surpris. Les politiciens du jour affirmaient, sans rire, que le progrès (avec un grand P) avait passé près d'elle sans l'atteindre, parce qu'elle était restée religieuse et chouanne ; les hygiénistes, parce que le climat en était humide ; les ingénieurs agronomes, parce qu'elle n'avait pas d'humus fertilisateur ; et le reste du vulgaire enfin, parce qu'on y parlait une langue incomprise aux Batignolles. Tous ces pauvres gens, quelle que fut la perversité de leurs intentions, ne péchaient que par bêtise et que par ignorance. Quelques-uns, non moins vipérins, mais plus hypocrites, inondèrent notre malheureuse patrie d'une pluie diluvienne de larmes et de considérations édulcorées à la guimauve. Ils se comptaient généralement parmi ceux que le public classe trop souvent sans discernement au nombre des philosophes et des penseurs. Or, voici ce qu'ils disaient, ces penseurs et ces philosophes. — Pourquoi les Celtes se sont-ils consumés en luttes puérides et sans profits ; pourquoi n'ont-ils pas essayé de faire mentir la tradition historique qui leur fut

tant de fois si contraire ; pourquoi n'ont-ils vu ou voulu le salut que dans l'attente vaine des réalisations prophétiques, dont la Science doit faire, hélas ! rigoureusement table rase ? — Les Celtes, disait en substance l'un d'eux qui comprenait l'esprit de notre race à peu près de la même façon que l'hébreu, ont joué parmi les nations le rôle d'un peuple-femme. Avides de changements, amoureux de l'imprévu, ils ont été les éternels champions de toutes les causes désespérées. — Tous ces excellents sophistes pleuraient et gémissaient ; et les Bretons d'alors lisaient entre les lignes le secret contentement de leurs âmes latines, domestiquées et rabougries. D'autres enfin, sans ambages ni circonlocutions, cherchèrent à tirer parti de l'héritage de la Bretagne avant la mort de leur vieille grand-mère. Ils estimèrent en marchands d'antiques les légendes et les coutumes qu'ils jugeaient en voie de disparaître, et les vendirent pour un prix rémunérateur aux étrangers, qui, non contents d'en être pour leur argent, leur surent encore gré d'avoir ainsi sauvé de l'oubli les derniers vestiges de nos traditions bretonnes. Ah certes ! ils eurent de la vogue les prestidigitateurs d'*Ankou* et les ravaudeurs de *Pardons* ; et d'aucuns farfouillaient encore dans nos armoires, quand la marée montante de la race les surprit et les engloutit. Que Dieu et les éditeurs leur pardonnent ! et puissent-ils servir de leçon à ceux qui, sous les dehors de l'esprit et de l'éclectisme, cachent une âme de brocanteur !

J'ai dit ailleurs que le réveil de la Bretagne fut déterminé par quatre événements principaux : l'Eisteddfodd de Cardiff, le congrès de Morlaix, la traduction des Triades et la publication d'*An Hirvoudou*. Mais, si le congrès de Morlaix dut contribuer à faire surgir les

4

énergies latentes ; si l'Eisteddfodd de Cardiff nous a redonné la tradition perdue depuis l'Assemblée de Saint-Brieuc ; *An Hirvoudou* fut, sans contredit, le facteur le plus important de la rénovation armoricaine. L'édition du recueil de Taldir fut un fait dominant ; car elle fournit la preuve matérielle de la survivance du génie celtique dans toute son intégralité ; et je ne revois pas sans émotion la petite brochure rose timbrée de l'hermine des Prud'homme qui nous apparaissait comme l'avant-coureur symbolique et gracieux de notre indépendance intellectuelle et de nos libertés futures. La Bretagne et Paris même s'en occupèrent. Beaucoup voulurent la voir ; quelques-uns la comprirent ; et presque personne n'en saisit toute l'angoissante actualité.

Or, l'auteur était un tout jeune homme de vingt ans, frais émoulu du collège, et qui, du premier coup, après quinze siècles, remplaçait victorieusement la langue celtique dans la littérature mondiale.

Fanch Jaffrennou, barz Taldir ab Herninn, naquit en mars 1879 à Carnoët, bourg endormi au sein des montagnes de la Cornouaille, patrie du célèbre Ar Balb et un des rares centres de langue bretonne qui soutinrent le pays gallo dans la lutte de la chouannerie. N'attendez pas de moi une étude détaillée et approfondie sur l'homme et sur son costume ; je n'ai, grâce à Dieu, aucun penchant à faire de la psychologie ou des descriptions pour corbeilles à ouvrages. Je m'estimerai seulement assez heureux si je puis narrer clairement tout ce que le barde a fait pour la Bretagne. Beaucoup d'ailleurs ont été à même de le voir et de l'apprécier ; et je ne pourrais mieux faire que d'envoyer ceux qui ne le connaissent pas encore dans son pays natal ; de les inviter à suivre le cours torrentueux de ses rivières.

5

à gravir les pentes rocheuses de ses vallons et à prendre un bain d'air et de lumière au sommet du tosen Sant-Weltaz. La nature qui le vit naître et qui l'a formé en dira plus long et plus excellemment que les mots les plus subtils et que la plus profonde analyse... Et peut-être même auront-ils la chance de l'y rencontrer.

Taldir commença ses études à l'Institution Notre-Dame de Guingamp, où il se fit avantagement connaître par sa fougue, son indépendance, son amour des dictionnaires et des grammaires et une rage de caricaturiste qui mettait au désespoir certains bons abbés gallos. Il vint les achever à cette école Saint-Charles, de Saint-Brieuc, dont le souvenir m'est si cher lorsque je songe à ses maîtres exilés, et qui devait entrer une des premières dans la voie de l'enseignement de notre langue. Taldir a raconté lui-même comment il y fonda, en compagnie de François Vallée, un cours mutuel de Breton.

Dès ce moment on vit paraître dans les feuilles départementales quelques poésies détachées de notre futur barde qui forcèrent l'admiration de tous les celtisants. Mais, non content de s'adonner à la poésie pure, ce patient et merveilleux cerveau, en même temps qu'il s'assimilait les matières obligatoires du programme universitaire, s'était donné la tâche d'apprendre le gallois, le gaélique, l'anglais et l'allemand qu'il finit par posséder en un très petit laps de temps. Et voilà comment en juillet 1898 Jaffrennou sortait de l'école barde breton et polyglotte. *An Hirvoudou* parut l'année suivante. A son retour de Cardiff, Taldir composa en collaboration avec le barde Abhervé un recueil de gwerzes et sônes en gallois et en breton : *Gwerziou Abhervé ha Taldir*. C'était la première fois que la langue

galloise apparaissait officiellement et s'imprimait chez les éditeurs du pays d'Armor. Notre barde avait présidé entre temps, aux destinées politiques de la *Résistance* de Morlaix, qu'il devait abandonner bientôt à son cousin A. Lajat, barz Mab an Argoat, ne se sentant pas fait sans doute pour les luttes et les criaileries du forum. Il faut reporter également à cette époque de transition la mise en œuvre d'une comédie intitulée *Ar bourc'hiz lorc'hus*, et qui promettait chez Taldir un rare talent de dramaturge, qu'il n'a pas assez exercé jusqu'à ce jour, au grand regret de ceux qui l'apprécient et qui l'aiment.

Le meilleur moyen qu'ait un bachelier ès-lettres de concilier ses rêves et son amour de liberté avec la sollicitude inquiète de ses parents envers son avenir, c'est d'aller prendre des inscriptions de droit. Bien qu'il me soit pénible d'en venir à ce cynique aveu, je crois cependant pouvoir affirmer et me porter garant qu'il n'entraîne aucune idée machiavélique dans le cerveau de Fanch lorsqu'il quitta les montagnes de Carnoët pour les plaines luxuriantes du pays rennais. Il embrassa donc l'étude du Droit (si toutefois il m'est permis d'accoler un verbe aussi tendre à deux termes aussi rébarbatifs), il embrassa, dis-je, l'étude du Droit avec plus de bonne volonté que de conviction ; car l'esprit de la Bretagne, qui vivait en lui comme en son temple, devait l'inciter bientôt à se créer de nouvelles obligations. Jaffrennou, dès son arrivée à Rennes, fut frappé de l'état d'isolement où les étudiants bretons se laissaient entre eux. A l'encontre de tant d'autres qui se seraient contentés d'émettre quelques considérations platoniques, Taldir, lui, se mit immédiatement à l'œuvre. Il réunit les faisceaux épars des jeunes énergies bretonnes ; il parla de la Bretagne

régénérée ; il intéressa, il convertit. On choisit un local ; et c'est ainsi que fut fondée par Jaffrennou, Le Berre, Sagory et quelques autres la vaillante Fédération des Etudiants bretons. Elle a eu, il est vrai, ses malheurs et ses égarements ; mais reconstituée et repentie, elle a repris aujourd'hui la vraie tradition celtique avec plus d'amour que jamais.

Cependant le français macaronique du Code n'avait pu faire oublier à Fanch la langue sonore de Cornouaille ; et Baudry-Lacantinerie n'avait point éclipsé Ossian. Gwerzes et sônes-fraternisèrent (!) bientôt sur le bureau bardique avec les notes de cours. Timides d'abord et comme honteuses d'être en aussi sévère compagnie, elles s'enhardirent enfin au point d'engloutir sans remords l'*Emancipatio*, la *Contubernium*, la *lex barbara burgundiorum*, les *fausses décrétales*, les *harmonies de Bastiat*, les *servitudes*, le *mariage* et tout le bataclan sous les flots débordants de leur lyrisme... et de leurs feuilles volantes. Une intervention s'imposait ; Taldir, ému de pitié, prit le parti de sauver la Faculté du naufrage en envoyant à l'éditeur Prud'homme les papiers vengeurs de l'esprit celtique délaissé. Il le fit et fit bien. Quelques mois après, *An delen dir* paraissait aux yeux émerveillés des amis du barde et des croyants de Bretagne, enrichie du portrait de l'auteur et des illustrations d'Hamonic et du peintre gallois John Edwards. Le succès ne fut pas moins affirmatif que pour *An Hirvoudou*. Taldir avait déjà exposé, en tête de son premier recueil, sa foi bardique, dans des strophes demeurées célèbres et que les *Kanaouennou* devaient populariser dans toute la presqu'île d'Armor.

Ma zelen e deuz seiz korden
 Seiz kordennik, great gant reün gwen.
 Ar genta a zo da Zoue,
 Mestr war an douar hag an ne.

An delen dir ne démentit point d'une ligne l'idéal qu'il s'était tracé. On s'aperçut néanmoins que son talent avait mûri, et qu'il aborderait désormais tous les genres ; le temps des soupirs était passé, l'ère de l'action allait s'ouvrir. Les derniers vers d'*An Hirvoudou* l'avaient fait d'ailleurs pressentir.

En da c'hwin, o Kleze dir
 Pell amzer zo out koustket.
 Tan ha gwad ! Brezel ha tir !
 Spontus out manet bepred,
 Vel eul leon, pa repoz
 Er c'hoat don, e-kreiz an noz !
 Ret ket a drouz en e dro,
 Al leon n'eo ket maro !

Avec *An delen dir* notre cornouaillais aspire à pleins poumons, sans regrets ni sans réticences, l'air vivifiant de la vie celtique. Riant et pleurant tour à tour, passant du grave au doux, du plaisant au sévère, de *War dosen Sant-Weltaz* à *Melia*, de *Ar c'hog ru* à *Malloz ar barz koz o vervel*. Les habitudes universitaires ajoutent, momentanément d'ailleurs, quelques cordes nouvelles à sa harpe : *Hudurnez*, *Kanaouen a c'hloarek iaouank*, *En eun hostaleri a Vro c'hall*. Mais ce qui doit nous rendre cher à jamais ce recueil, c'est le chant national du *Bro goz ma zadou*, que je devais avoir plus tard l'honneur de traduire, et qui y parut alors pour la première fois. Ce qu'est devenu ce chant, nous le savons tous. Et le modeste thème encarté dans les pages d'*An delen dir* s'est accru en un formidable crescendo poussé par des

milliers de poitrines, devant les Bretons qui se découvrent et les étrangers qui ne rient plus.

Jaffrennou fut un des ouvriers de la première heure et un des plus fervents adeptes de l'Union régionaliste bretonne.

Ce fut le congrès de Morlaix de 1898 qui me fournit l'occasion d'apercevoir Taldir pour la première fois. Je me souviens encore de cette pluie diluviennè qui s'engouffrait en même temps que nous dans la vallée du Dossen, et qui ne put cependant me masquer entièrement le profil kymrique et la robuste charpente du barde de Carnoët. Quoique nous fussions alors étrangers l'un à l'autre, je n'aurais pas hésité un instant à lier connaissance, si l'état hygrométrique de l'air, de la route et... de l'estomac de nos automédons respectifs, ne nous avait transformés en deux météores vacillants et fangeux, (comparaison très — ossianique), entraînés fatalement vers l'abîme. Je ne sais ce qu'il advint de Taldir ; quant à moi, j'arrivais comme un bolide devant la porte de l'hôtel de Provence, dans un état d'ahurissement complet. Le cocher, heureux veinard, était resté sur son siège !..

Je m'abstins, pour plusieurs raisons, de paraître à la consultation de médecins qui venaient de se réunir pour tâter le pouls à la Bretagne ; j'ai toujours repoussé les demi-mesures, et le mouvement décentralisateur me paraissait alors parti d'un point défectueux. J'appris cependant que Jaffrennou avait été nommé secrétaire de la section de langue et de littérature bretonnes. Le congrès n'avait pas pu faire un meilleur choix, l'avenir l'a démontré, parmi tous ces augures qui ne pouvaient s'entre-regarder sans rire. Quelques jours après, la signature de Taldir paraissait pour la première fois

dans les colonnes du *Clocher Breton* ; le barde devait en rester un des plus fidèles collaborateurs.

Mais j'ai hâte d'arriver à cette époque décisive du congrès de Vannes, où la vérité et le mensonge devaient se coudoier pendant huit jours, se mesurer et se combattre devant ce formidable enjeu qu'était l'avenir de la patrie armoricaine. Taldir, il est à peine besoin de l'affirmer, fut au nombre de ceux qui adoptèrent immédiatement et sans tergiverser une attitude exclusivement celtique, et qui, par la parole et par l'exemple, secondèrent victorieusement l'homme d'énergie et de talent, qu'il est superflu de nommer ici, parce que son nom est sur toutes les lèvres et depuis longtemps gravé dans nos cœurs. Je le revois encore à mes côtés, pendant la dernière séance, à l'Hôtel de Ville, où j'avais été élevé aux fonctions, à la sinécure devais-je dire, de secrétaire de la section économique ; je revois encore sa physionomie indignée, ses yeux brillants et ses lèvres contractées, pendant que nous subissions certain torrent d'inepties qu'il m'est impossible d'oublier. Oui, Taldir fut alors un vrai Celte ; que dis-je, il personnifia devant nos frères d'outre-Manche la race celto-armoricaine tout entière ; et j'aime à croire, qu'à leur retour, la silhouette victorieuse du barde dût effacer de leur mémoire l'ombre imprécise des politicards et la culotte de Buffalo !

Ayant ensemble combattu, nous fîmes nécessairement connaissance, Taldir et moi ; et lorsque nous nous quitâmes en gare de Lorient, nous nous jurâmes, devant les ancêtres, une forte et celtique amitié.

Jaffrennou sortit du congrès de Vannes revêtu d'une autorité bardique incontestable. Aussi le public breton reçut-il avec faveur la traduction française des

Triades (1) qu'il fit paraître, environ six mois après, dans les colonnes du *Kloc'hdi Breiz*. Plusieurs études et de nombreux poèmes accompagnèrent pendant l'année cet intéressant travail ; et nul doute que les chaudes soirées de l'automne de 1900 n'étaient fructueusement employées par notre barde, quand le congrès de Guingamp lui fit dévaler les pentes de la Cornouaille. Eut-il conscience alors des luttes dont la vieille cité brette allait être le théâtre ? Eut-il l'entière prévision de la part qu'il pourrait y prendre ? Peut-être bien, jusqu'à une certaine mesure ; mais je crois plutôt que c'était Dieu lui-même qui l'envoyait.

Les agitateurs du forum, les casuistes, les snobs et les sacristains de petites églises n'avaient pas encore renoncé à mettre la lumière sous le boisseau. L'échec de Vannes leur avait été d'autant plus sensible qu'ils se considéraient, avec beaucoup d'inconscience, comme les seuls instigateurs du mouvement celtique en Bretagne, et qu'ils s'étaient faits forts de devenir les dieux et les prêtres tout à la fois d'une religion nouvelle, que nous aurions pu appeler le folk lorisme politique. Le mérite de leur participation à l'œuvre commune était d'ailleurs bien diminué en ceci, qu'ils avaient été forcés par les circonstances d'aller plus loin qu'ils ne l'auraient voulu, et que leurs petites préoccupations occultes, et peut-être inavouables, avaient dû céder devant les urgentes nécessités sociales et devant l'avenir national de l'Armorique.

L'occasion leur parut bonne pour tenter de ressaisir, à leur unique profit, la direction du mouvement décen-

(1) Cette traduction a été suspendue pour des raisons confessionnelles. La foi n'a cependant point à s'en alarmer.

tralisateur en Bretagne. Ils devaient se heurter à la franchise et à la ténacité des bardes dont le nombre s'était sensiblement accru depuis le dernier congrès. Il n'est pas besoin de rappeler ici ce que fit Jaffrennou en cette occurrence. Un mois plus tard, le *Ti-Kaniri-Breiz* était fondé à Saint-Michel-en-Grèves par Taldir, Berthou, Lajat, Even et quelques autres ; et la ménagerie celtico-chatnoiresque regagnait les ruelles de Montmartre dont elle n'aurait jamais dû sortir. La Bretagne appartenait enfin aux Bretons !

Sur ces entrefaites, Jaffrennou fut promu, par ordre de l'intrépide général André, au grade de soldat de deuxième classe, qu'il dut remplir, je suppose, avec bravoure, discipline et honneur. Il venait d'être incorporé au 48^e régiment d'infanterie à Guingamp, lorsque, par un coup fortuit du sort, il fut appelé à soutenir le renom et la valeur de l'armée française dans les pays étrangers..... jusqu'à Saint Brieu, cité lointaine. La renommée prétend qu'il en revint avec le grade de caporal, en attendant mieux. Notre barde fut enfin rendu à la vie de *pékin* au mois de septembre 1901.

Fidèle assistant des *Eisteddfodau*, où les Gallois l'acclamaient en l'entendant parler leur langue, un des représentants les plus autorisés de l'Armorique au congrès panceltique de Dublin, Jaffrennou a toujours été dès lors un des membres les plus assidus et les plus écoutés des différents congrès de l'Union régionaliste bretonne, depuis celui de Quimperlé, où il fut chargé de répondre aux félibres du Languedoc, jusqu'à celui de Lesneven qui lui conféra une des deux charges du secrétariat général.

La lutte pour l'affranchissement de l'esprit celtique n'étant plus dans la période aiguë, notre barde put dé-

sormais jouir en toute paix et toute sérénité des magnificences de son pays natal. Les intransigeances toujours excessives et parfois singulières, que tout homme affiche en entrant dans la vie, s'étaient émoussées chez lui au contact de celles des autres. Sa confiance juvénile et irréfléchie envers bien des Bretons indignes avait irrévocablement fait place à la prudence et à la raison. Bref, il connaissait mieux les hommes, leur esprit et leurs tendances. Il ne lui restait plus qu'à parfaire, d'après ces données, les règles immuables de sa conduite future.

La méditation et la poésie reprirent alors pleinement leurs droits. La *Revue de Bretagne*, l'*Hermine*, le *Kloch'di Breiz*, le *Terroir Breton* eurent l'honneur de le compter au nombre de leurs collaborateurs attitrés ; les feuilles régionales insérèrent ses articles de polémique et de doctrine si pleins de franchise, de précision et de clarté. Sans cesse méditant, composant de nouveaux poèmes, retouchant les anciens, s'occupant en fidèle secrétaire des moindres détails de la section de langue et de littérature bretonnes, Jaffrennou fournit, pendant deux ans, une somme considérable de travail ; jusqu'au moment où apparurent enfin les *Barzaz Taldir* qui forment dans leur ensemble le monument le plus parfait de la littérature celtique contemporaine.

Les littérateurs, prosateurs ou poètes, mais principalement ces derniers, passent généralement par trois phases d'esprit, dont leurs œuvres les plus importantes donnent les caractéristiques. Le jeune homme dont l'éducation et l'instruction sont terminées, et qui s'est voué, corps et âme, à l'ingrat mais noble métier d'aligner des mots, tombe le plus souvent, car il y a des exceptions, dans un état mitigé de prostration et d'eni-

vement; et cela en vertu de certaines dispositions physico-psychiques dont les origines sont loin d'être constantes, et qui conduisaient fatalement notre malheureux débutant chez les aliénistes, si une réaction salutaire ne s'opérait. Son premier recueil en fait foi. Le titre, pour ne parler que de cela, est ordinairement biscornu, contourné, fuligineux, bizarre, quand il n'est pas larmoyant, funèbre ou langoureux; les vers sont pleins d'hélas; la tristesse et la tendresse réunies débordent sur les marges disproportionnées des pages. Quant à la couleur... fugitive de la brochure, Dieu seul sait, et les éditeurs aussi, tout ce qu'elle a occasionné de lettres, de consultations, d'ennuis, de contre-marches et de démarches! C'est tout un poème, de très bon goût parfois, qui en recouvre d'autres, souvent insignifiants.

L'état de ce fils d'Apollon n'est cependant pas foncièrement morbide; ses chagrins sont fictifs; son désespoir exagéré n'est que la résultante nécessaire d'une confiance exhubérante en l'avenir et qui n'ose s'avouer; ses amours seules sont vraies... et encore. Peut-être n'a-t-il composé que sous l'impulsion d'un dépit; ou bien s'est-il flatté naïvement d'attirer ainsi sur lui et sur son œuvre la bienveillante attention de cet éternel féminin qui est beaucoup plus positif et prosaïque que le vulgaire ne le pense.

Mais voici la réaction, la seconde phase. Le titre du livre est féroce; l'auteur joue avec la haine, les armes et le sang, comme les enfants avec le feu. Il ne fait de mal à personne et tout le monde l'accueille par un immense éclat de rire; car il a de nouveau dépassé le but. Mais si son ancienne neurasthénie de commande peut aller de pair avec son cannibalisme à froid, les deux

extrêmes se sont fait équilibre, et ceci du moins l'a sauvé de cela.

Beaucoup d'auteurs sombrent dès la première période; quelques-uns atteignent la seconde; mais ils sont rares ceux dont les facultés ont acquis de la pondération, et qui mettent désormais leur originalité à dépeindre, non plus tel ou tel sentiment particulier, mais le cœur humain tout entier, avec un style personnel et des idées rajeunies.

Jaffrennou a presque complètement échappé à cette loi commune. Sa première œuvre, *An Hirvoudou*, encore que le titre en soit passablement banal et mièvre, ne renferme rien ou presque rien qui puisse justifier son appellation. Le premier état d'esprit, que je décrivais plus haut, ne se résume donc chez lui que dans un mot; le second, plus incomplet encore, se devine plus qu'il ne s'affirme dans *An delen dir*. Car, outre que ce substantif sonore et ce rude qualificatif accolés soient très conformes à l'esprit de la tradition littéraire celtique, c'est à peine s'il est permis de soupçonner l'auteur d'avoir voulu exagérer, un tant soit peu, le caractère énergique de cette dénomination. Ainsi, les conceptions littéraires de Taldir n'ont jamais varié depuis le premier jour; et ce fait est assez remarquable pour que je sois tenté de le croire particulier aux véritables génies. Les *Barzaz Taldir*, dernière œuvre du barde, nous donneront donc moins de choix définitif des sujets préférés de ses poèmes que la résultante des moyens qu'il a employés pour arriver à la perfection littéraire et à l'équilibre de ses facultés.

La clarté et la simplicité sont bien les deux qualités maîtresses d'un auteur; et si Jaffrennou les possède à un rare degré d'éminence, c'est parce qu'il analyse ses

idées et les classe en un ordre si parfait que les expressions adéquates accourent d'elles-mêmes naturellement. La culture française, la culture cosmopolite, devrais-je dire, n'a pas eu de prise sur lui ; elle n'a fait qu'exercer son cerveau sans en pénétrer la substance ; l'influence néfaste des jongleries philosophiques et le byzantinisme amphigourique de la soi-disant littérature moderne n'ont pas essayé, même un instant, de contrebalancer chez lui la conscience de l'esprit ethnique et le souverain pouvoir des traditions ancestrales. Je ne sais s'il y a beaucoup de Bretons dont on en pourrait dire autant ! Car il ne suffit pas toujours de connaître la langue d'un peuple pour en posséder la mentalité, et la dernière moitié du dix-neuvième siècle, pour citer un exemple, offrit aux lettrés ébahis le spectacle peu banal d'auteurs bretonnants rimant des pauvretés gauloises avec les désinences sonores du verbe celtique (1). Et il me semble que Jaffrennou leur adresse implicitement un reproche lorsqu'il écrit :

Ma ene zo eur mor n'en deuz ket a ojou,
Eur mor a zo bet gret takennik ha taken.
Gant remzi ma tud koz a deuz d'ar blavejou
Dalek amzer Gomer, ha Hù trec'h d'an anken.

Me a zo stad ennon da voud ganet mab kelt
Da berzout d'ar gaërra gouenn-tud zo barz ar bed
An hini zo merket da veja, a vo gwelt,
Rouanez ar re all, an tosta d'an Drinded.

Ces strophes renferment tout le magique secret de sa

(1) La renommée aux cent bouches prétend qu'il existe encore un oiseau de cet acabit dans la trop heureuse commune de Guerlesquin, qui doit sans doute ignorer son bonheur. Avis au Touring Club.

force et de son originalité ; il sait qu'il est Celte, fils de Celte.

Jaffrennou est plus qu'un poète et qu'un homme, c'est une incarnation, ou, pour mieux dire, il est la personnification d'une race toute entière ; et ses pensées ne sont que le résumé des multiples aspirations latentes des nations celtiques, et qui se préciseront de plus en plus jusqu'au jour impatientement attendu du réveil mythologique d'Arthur. Aussi n'est-il pas étonnant que le barde montagnard soit devenu populaire ; car le peuple breton a deviné obscurément en lui le champion de sa cause et le détenteur des paroles sacrées qui lui redonneront ses droits méconnus, ses libertés anciennes et ses lois abolies. Sa forme littéraire s'est ressentie nécessairement quelquefois de ce patronage amical des humbles ; mais elle est restée cependant si loin de la trivialité ordinaire à ceux qui prétendent s'adresser aux masses, qu'on admire l'habileté merveilleuse avec laquelle il a su concilier un verbe aussi savant avec un public aussi primitif. D'aucuns, je le sais, lui ont fait un reproche d'avoir osé employer des expressions contraires à ce style pédant, que les classiques français qualifiaient jadis de *noble*, on ne sait trop pourquoi. Boileau lui-même n'a-t-il pas dit :

J'appelle un chat, un chat, et Rollet un fripon,

et cela à une époque où l'euphémisme et la périphrase régnaient en maîtres souverains ? La propriété du mot vaut bien, à mon sens, l'exactitude de l'idée ; et de ce que Jaffrennou dût écrire une fois : *eur brayou tammët war ma rer*, ou bien : *nag a gant a d'histi*, il me semblerait bien puéril de pousser des cris de vestale et de couvrir d'un voile funèbre l'effigie de la pudeur comme

le fit, si j'ai bonne mémoire, certain jeune critique de ma connaissance. Jaffrennou, parlant au peuple, a usé du langage du peuple ; je ne vois là rien de si extraordinaire. Et j'en sais qui rougissent jusqu'aux oreilles à l'énoncé d'un terme de la langue verte, mais qui se complairaient volontiers aux pornographies aimables et discrètes, pourvu qu'elles soient écrites en français de bonne compagnie.

Les poèmes du *Barzaz Taldir* nous offrent non seulement des tableaux lumineux et captivants, mais ils éveillent encore en notre cœur des sentiments inspirés par le plus pur patriotisme et qui contrastent étrangement avec ceux que nous avons coutume de rencontrer jusqu'ici chez les littérateurs d'Armor.

Il n'y a rien de stupéfiant comme l'amas formidable de recueils, de mémoires et de brochures que la Bretagne a inspirés depuis près de deux cents ans. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les formats et de tous les genres ; en breton, en français et... en charabia ; mais qu'un observateur consciencieux en fasse une rigoureuse analyse, c'est à peine s'il rencontrera dans toute cette paperasserie une douzaine d'ouvrages remarquables par la sincérité des idées et la justesse des conclusions.

La plupart des auteurs n'ont vu la Bretagne, pendant longtemps, qu'au travers de leurs préjugés. On ne pouvait s'en étonner de la part de nos frères d'outre-Vilaine qui, en outre de leur animosité envers nous, eurent toujours la manie de discuter sur des sujets qu'ils ne connaissent pas ; mais, qui plus est, beaucoup de Bretons s'ignoraient eux-mêmes, parce que le fil de leurs traditions historiques était rompu. Les écrivains ne s'intéressaient qu'au pittoresque et non à la race : l'Armor-

que, pour employer une expression moderne, n'était pour eux qu'une sensation d'art ; ils ne savaient pas ou feignaient de ne point savoir que cette joliesse du corps renfermait une âme ardente et avide des enseignements de la Vérité. Les hommes politiques ne furent ni plus clairvoyants ni plus sages ; et si les Etats du dix-huitième siècle réclamèrent bruyamment parfois l'observation des privilèges de la province, ce fut bien plus, au fond, pour le malin plaisir de fronder que par le sentiment intime des droits lésés d'une *Race* dont ils étaient les représentants ; bref, le contrat d'union de 1532 apparaissait beaucoup plus comme un pacte régissant à l'amiable les intérêts de deux parentés que comme un traité synallagmatique, formel et solennel, entre deux nationalités différentes. Cette considération imparfaite des droits de la nation bretonne fut la source de toutes les erreurs où tombèrent les bonnes volontés futures ; et quand le Parlement formula des revendications précisées, par la voix éloquente du comte de Botherel, il était déjà trop tard. De plus, les mandataires de la Bretagne aux États-Généraux, en s'imaginant sacrifier, dans la nuit du 4 août, les privilèges de la Province avec les leurs, outrepassèrent odieusement leur mission ; ils n'avaient ni le pouvoir ni l'autorité de le faire, et une pareille décision aurait dû être, en tout cas, ratifiée par l'ensemble des populations armoricaines. L'histoire nous apprend comment elles répliquèrent. L'erreur première se greffa ainsi d'une seconde qui pouvait se formuler ainsi. Les Bretons, bien que leurs prétentions fussent en partie fondées, auraient eu bien mauvaise grâce à n'y point renoncer complètement pour donner une preuve définitive de leur loyalisme envers la France qui les avait traités si généreusement

durant le cours des siècles. C'était d'ailleurs trop peu dire ; les divers gouvernements, républicains ou monarchiques, nous avaient *accablés* de leurs attentions ! Cette thèse officielle et française avait comme pendant en Bretagne une autre opinion qui ne manquait pas, elle aussi, d'originalité. Mais ne serait-ce pas abuser d'un mot que d'appeler opinion ce qui consistait à dire : « Trahis par les événements et par le nombre, le plus sage est de nous en remettre à la générosité de nos vainqueurs ? » — Cet aveu d'impuissance (1), présenté avec adresse ou lâcheté tour à tour, fut tout le système de défense du plus grand nombre de nos avocats ; ce fut le même accord plaintif avec d'autres renversements.

Or, cela se passait pendant la première partie du dix-neuvième siècle qui fut, comme je le disais au commencement de cette étude, une période de stagnation ; il faut avouer que l'on prenait d'étranges moyens pour susciter des énergies et pour réveiller chez le peuple breton la conscience de sa vitalité. Quant à la seconde moitié, on peut dire qu'elle fut atteinte de la catalepsie archéologique ; on ne pensait alors qu'aux cartulaires ; on ne vivait que pour les mégalithes, les voies romaines, les débris de pots et les sesterces ; et les œuvres bretonnes ne furent en majeure partie, pendant trente ou quarante ans, qu'un immense concours d'érudition. Loin de moi la pensée de médire de l'archéologie ! Cette science des doux et des pacifiques est une des plus admirables que je connaisse quand, non contente de s'adonner à des fouilles stériles, elle recherche dans les cendres du passé

(1) On objectera Le Gonidec et de la Villemarqué. Ils ont incontestablement relevé la langue ; et ils ont droit, à cause de cela, à notre éternelle vénération. Mais pensèrent-ils toujours à la nationalité ?

les dernières étincelles qui pourront allumer le feu sacré de nos cités futures. Or, si les monuments et les substructions du sol armoricain inspirèrent tant d'intéressants mais inutiles mémoires, des de la Borderie, des de Courson et des du Cleuziou rassemblèrent les membres épars de l'histoire bretonne, et rendirent ainsi à leur pays le plus précieux trésor qu'il eut perdu depuis son indépendance. Gardons-leur un pieux souvenir, car ils furent vraiment nos pères dans la foi celtique et les premiers instigateurs de notre réveil. Il aurait été à souhaiter que l'influence de l'archéologie n'eût jamais été plus néfaste ; mais, hélas ! la paisible manie de l'antiquaire engendra bientôt la fureur impie du folk-lore. Le pouvoir religieux des croix de nos carrefours, des fontaines sacrées et des pierres, les légendes naïves de nos églises, de nos cités et de nos maisons, les croyances séculaires des humbles furent étalées sans merci sous les yeux des indifférents, des sceptiques et des gouailleurs, qui payèrent généreusement sans doute ceux qui révélaient ainsi ce que les sots appellent à Paris le ridicule et la superstition ; le marchandage littéraire devint à la mode, et on livra au consommateur cosmopolite des *tranches de vie* (?) armoricaine savamment assaisonnées. C'en était trop ; la Bretagne n'était pas encore morte pour être débitée ainsi et l'opinion protesta. Les jeunes génération du bardisme se levèrent dans un cri de réprobation, et les malheureux écrivains mercantiles virent leurs petites affaires diminuer de jour en jour.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem...

Mais à quoi bon raviver les anciennes querelles ? Les Bretons de Bretagne doivent savoir oublier bien des choses depuis qu'ils ont fait du chemin.

Je prie mes bienveillants lecteurs de vouloir bien me pardonner cette incursion dans le domaine du passé ; mais elle était nécessaire pour mettre en relief l'intelligence clairvoyante et positive de la jeune Armorique, dont Jaffrennou est une des plus éloquents personnalités.

Le patriotisme de Taldir est intégral et raisonné ; il a pour bases le respect des ancêtres et des morts, et pour but la perfection matérielle et morale de la vie celtique chez les générations de l'avenir ; il a pour étapes successives ; la famille, unité sociale et libre ; la gens, ou pour mieux dire le clan, avec ses liens de confraternité, ses usages et la communauté des devoirs ; enfin la nation toute entière, avec ses lois, ses coutumes et ses droits. Mais il va plus loin encore ; son esprit, franchissant les bornes géographiques des mers et des frontières conventionnelles, fait un éloquent et pressant appel à l'âme de la Race elle-même ; il la fait vibrer au souvenir confus de son ancienne splendeur ; et il convie les frères du même sang répandus sur toute la surface de la terre au lointain rendez-vous de la Celtique des temps futurs.

Le principe de la famille ne réside pas seulement dans la génération, ni même dans les sentiments d'affection réciproques ou, à leur défaut, dans l'autorité paternelle et maritale ; ses bases les plus essentielles sont : les traditions ancestrales et le culte des morts. Cette loi qui, sous une forme plus spéciale et plus positive, régissait le monde antique fut également celle des collectivités celtiques. L'homme croit avant d'aimer ; il se souvient avant d'agir ; cette règle est consciemment ou inconsciemment encore le mobile des actes des modernes familles armoricaines. Taldir n'est pas seulement le fidèle

transcripteur de ces vérités familiales ; il en est encore l'interprète, l'apôtre le plus ardent et le plus convaincu. Consultons un moment les *Barzas Taldir*.

O bro ar c'harneliou, douar kant gwech temzet
Gant eskern hon zadou, aboue pell zo teuzet
E-kreiz ar parkou paour lec'h brema na weleur
Nemed eur youden rond uheloc'h vid al leur

War behini eo bet tremenet an alar
Neur a dro marteze, m'hen anzao gant glac'har
O bro ar c'harneliou, d'id doujanz hag enor
Brao eo beva dalc'had war beziou tud Arvor !

Le barde ajoute immédiatement ces vers-non moins significatifs :

Ha te, tosen Gweltaz, teir gwech sakr d'hon ene,
Karnel hou zadou koz savet ken tost d'an ne...

Mais il faudrait tout citer ; et, à dire vrai, les *Barzas Taldir* ne sont qu'un monument érigé en l'honneur des aïeux et de la famille, de cette famille qui transmettra par la voix muette de la mort aux générations futures les enseignements traditionnels qu'elle a reçus elle-même de ses ascendants.

Jaffrennou est avant tout cornouaillais ; et son amour chaleureux pour la Bretagne entière n'est que le report de l'immense affection qu'il éprouve pour son pays natal. Si j'osais user d'une comparaison, je dirais que le feu de son patriotisme, allumé sur les montagnes de Carnoët, émet des rayons jusqu'aux régions relativement lointaines du panceltisme ; mais que, contrairement aux lois physiques de la chaleur, ces rayons possèdent à la périphérie la même intensité qu'au foyer dont ils sont partis. Le clan, groupement social des pa-

rentés, a depuis longtemps disparu de chez-nous; la paroisse, unité morale, a recueilli la succession de ses droits, de ses devoirs et de ses souvenirs. Un homme originaire de telle paroisse bretonne ne ressemble point à son compatriote de sa paroisse voisine; bien qu'ils soient tous deux consanguins par la Race et soumis au régime uniforme d'un Etat, ils diffèrent néanmoins par l'esprit local qui les anime et qui les porte à contracter envers le coin de terre qui les vit naître une série d'obligations morales, que nul code n'a sanctionnées, mais qui ne se déracineront jamais de leur cœur. Quelles que soient leurs opinions sociales, ils tendent sans cesse à se rattacher au passé; et la voix des aïeux et de la terre les tient en la douce servitude de souvenir.

Le barde Jaffrennou possède d'une façon exquise ce sentiment de l'amour-propre paroissial, si tendre, si vivace, si indéfinissable; ses morts vivent en communion intime avec lui; la terre, son moderne clan, lui paraît plus fertile qu'en tout autre lieu, l'atmosphère plus limpide, les hommes meilleurs. Le vénérable prêtre, dont l'humble vie se passe entre les murs enlignés de son jardin et sous le toit chenu du sanctuaire, reconquiert à ses yeux les fonctions et les droits des pasteurs de l'Église primitive; il est au temporel, le successeur autorisé du *penceneld* cambrien des lois d'*Hoël-dda*, le protecteur, le dispensateur et le juge. Bref, notre barde Cornouaillais vit, par la pensée, d'une vraie vie celtique au milieu de la banalité des choses; son âme, dédaigneuse des mesquineries du présent et soucieuse de sa destinée, communique avec tous les souvenirs; son corps ne fait qu'un avec l'air qu'il respire et le sol rocailleux des collines qu'il foule; Jaffrennou n'est pas un électeur,

un habitant, un paroissien même de Carnoët; c'est un de ses esprits familiers.

Rag brao d'an hini c'had komprem
Kaërder ar beurevejou gwen,
Reo war beb tra, heol er gwabrenn.

Ha karout douar e barroz
Tenzet gant kofr e dadou koz
Dindan glazur gleb o repoz.

Il semblerait inutile après cela de parler de l'amour de Taldir pour la Bretagne, s'il n'y avait pas un très intéressant parallèle à établir entre son patriotisme et celui de ses prédécesseurs.

Le patriotisme *actif* breton fut, au siècle dernier, comme nous l'avons vu précédemment, une chose fort rare; et si les détenteurs de cette précieuse vertu firent aussi peu de prosélytes, malgré leur bon vouloir, la faute en fut beaucoup moins à l'esprit de leurs disciples éventuels, qu'à la mauvaise qualité de la semence qu'ils s'efforcèrent d'y répandre. En risquant le ridicule d'une apophtegme, j'oserais presque dire que les idées, comme les graines, doivent avoir un germe pour prospérer: le nationalisme de nos grands-pères n'en n'avait pas.

La raison et le sentiment sont deux mobiles du patriotisme; mais pour que ce patriotisme porte des fruits, il ne faut pas que celui-ci l'emporte sur celle-là. Nos grand-mères et nos vieilles tantes ont passionnément aimé la Bretagne. Douloureusement affectées par les sanglants souvenirs de leur jeunesse et les turpitudes bourgeoises du présent, elles firent à leur âme une atmosphère très douce de mysticisme féodal; et, comme imprégnées de la poésie des temps accomplis, elles se

complurent à rêver pour l'Armorique le Prince charmant qu'elles avaient jadis, pour elles et pour d'autres, si impatientement attendu. Il suffit, pour s'en convaincre, de rechercher dans nos archives privées et de relire pendant quelques instants ces précieux petits papiers jaunis, ces bonnes vieilles lettres, qui parvenaient sans timbres ni enveloppes à leurs anxieux destinataires, et, où l'écriture fine et distinguée de nos aïeules ne parvenait jamais à transcrire pour six sous la tendresse débordante de leur cœur; elles sont pleines du regret des choses mortes et des époques irrévocablement révolues. Nos ascendants masculins eurent, avec moins de mysticisme et plus de jovialité, accompagnée néanmoins d'une pointe de scepticisme, le même culte chevaleresque. Une vénération attendrie pour la Bonne Duchesse, une admiration farouche pour notre passé militaire; tels furent les deux principaux commandements du patriotisme d'alors, digne fils du romantisme qui l'avait inspiré. On s'éprit des faits sans en rechercher les causes; on aima les hommes sans se soucier de leurs origines. La conséquence inévitable de cet état fut qu'on admira la Bretagne à cause de quelqu'un ou de quelque chose, mais rarement pour elle-même, et que les volontés les plus arrêtées et les plus réfléchies aspirèrent au retour impossible d'institutions disparues, par politique ou engouement personnel; mais sans chercher à y intéresser la *Race* qui les avaient jadis fondées et à faire revivre l'*esprit* qui les animait autrefois. Prenons un exemple.

Des principaux événements de l'histoire bretonne, la chouannerie fut celui où les individus puisèrent le plus leurs raisons d'aimer ou de haïr notre patrie armoricaine: amour incomplet des légitimistes, haine idiote

et injustifiable des républicains; un patriotisme éclairé aurait dû s'élever au-dessus de ces emballements et de ces enfantillages. Aussi voudrais-je démontrer brièvement ici, en dehors de toute passion politique, pourquoi les Bretons modernes peuvent vraiment s'enorgueillir de leur sanglante épopée d'il y a cent ans.

S'il est un trésor cher par excellence au cœur d'un homme, s'il est un domaine inaliénable et que nul pouvoir ne peut lui confisquer, c'est bien, certes, le patrimoine spirituel qu'il a recueilli de ses ancêtres, à charge de le transmettre lui-même à ses enfants; l'esprit qu'on pourrait croire lui appartenir en propre s'est si complètement identifié à celui de ses morts, qu'il n'a, à vrai dire, aucune ou presque aucune marque caractéristique particulière, et que l'homme tout entier n'est enfin, au physique comme au moral, que le résumé des états successifs de ses générations antérieures. Or, la vénération, dont tout homme entoure cet héritage immatériel, est à ce point inébranlable et jalouse, qu'aucun individu ne consentirait à engendrer, s'il avait par hasard la prescience que sa progéniture dût forligner et interrompre pour jamais la transmission séculaire des traditions familiales. A côté de ce culte sacré du souvenir, l'attachement au sol natal n'est qu'un élément de contingence; mais que ces deux sentiments intimes viennent à s'additionner, à se confondre par le fait de l'histoire, et ils donneront naissance au patriotisme le plus logique, le plus tenace et le plus justifié, quelles que soient les tendances sociales ou les tyrannies politiques du moment. Les autres devoirs s'effacent devant l'impérieuse nécessité de sa défense.

Les états et les souverains ne peuvent point abolir par décrets ces obligations; et si chaque homme qu'ils

gouvernement leur doit quelque obéissance, c'est à la condition stricte et formelle que leurs actes législatifs n'iront jamais à l'encontre des droits à cette religion fondamentale et nécessaire. Or, les formes d'un régime sont transitoires et accidentelles; la constitution familiale est permanente; il vaut donc mieux, au point de vue purement humain, abandonner ce qui passe qu'aliéner ce qui demeure. Mais, en regardant de plus haut, la transgression des devoirs de la piété ancestrale serait un crime d'ingratitude, car, outre que nos aïeux furent du père au fils les dépositaires de la puissance divine, ils nous ont tout donné avec la vie et avec la faculté de faire vivre. Enfin, vouloir détourner un homme de ses traditions, c'est tout au moins aboutir à une absurdité, car cet homme étant une résurrection de ses Morts, les lui faire renier, c'est le faire se renier lui-même à son insu. Quel pouvoir peut raisonnablement l'exiger; et quelle loi irait sans blasphémer contre cet oracle que Delphes envoyait à Solon : « Ἀρχηγὸς γῶρας θύσιαις ἤρωας ἐνοίκου; ἴλασο, ὁ φθίμενοι δέρκονται ἐς ἥλιον θύοντα! »

Nos ancêtres de la chouannerie possédaient au plus haut degré ce patriotisme intégral, et l'insurrection, pour employer une expression qui ne nous appartient pas, fut vraiment pour eux le plus sacré et le plus impérieux des devoirs; et ils auraient pu répondre sans crainte aux sophismes des inconscients qui appelèrent leur guerre une révolte, et leurs soldats des brigands, par ce double argument moral et historique. — « Nous luttons, parce qu'il est de notre *devoir* de défendre le patrimoine intangible de notre race et de nos descendants; nous luttons, parce que c'est aussi notre *droit*, droit que vous nous avez créé vous-mêmes en méconnaissant intentionnellement les clauses du contrat d'Union. Si notre

action, éminemment *racique* et *religieuse*, vous paraît également soutenir la cause politique de la Royauté, c'est que votre *intolérance* nous a contraint d'opter entre elle et vous, et que, dans ce cas, nous ne pouvions raisonnablement choisir comme signe de ralliement et comme terrain d'entente les opinions et les drapeaux de ceux qui oppriment nos consciences. Notre devoir, dites-vous, est sur les frontières d'Allemagne; mais nos pires ennemis ne sont ni Brunswick, ni Cornwallis; et nous défendons ici notre *patrie par excellence*, notre *race par excellence*, notre *foi par excellence*. Qui vous dit que, si vous les aviez respectées, nous n'aurions pas couru combattre avec vous pour cette collectivité française, au sein de laquelle nous sommes librement entrés? Que nous importe enfin une dénomination? Vous vous appelez maintenant République; mais vous seriez Monarchie, Oligarchie ou Dictature, que nous agirions de même à votre égard ». —

Telle fut au fond la chouannerie. La jeune Bretagne l'a du moins ainsi comprise; et je n'en veux pour preuves, parmi tant d'autres, que ces deux vers caractéristiques de Jaffrennou qu'on lit dans *Emgann Plourac'h* :

Nid hema na werzo ken, eme ar Chouanted,
Neb a ginnig a vuez vid Bro ar Vretoned.

Enfin, pour conclure, elle ne puise pas, comme ses pères, les raisons du patriotisme dans la sentimentalité; mais elle les appuie sur cette base solide et inébranlable des traditions ethniques et familiales.